

de son imagination, de son âme, il faut le prêtre surtout, mais à des degrés inférieurs, il faut le poète et l'artiste : et ainsi des autres. Voilà pourquoi et pourquoi seulement il y a des riches.

On n'est donc pas riche dans son propre intérêt. On n'est pas riche non plus sans compensation : car certes bien des douleurs, bien des soucis, bien des inquiétudes plus facilement éveillées, des impressions plus promptes et plus poignantes, bien des misères physiques et morales, en un mot, montent l'escalier du riche, qui ne mettent pas le pied sur le seuil du pauvre. On n'est pas riche non plus sans condition, et l'on n'est dispensé du service manuel à rendre à la société humaine qu'à la condition de lui rendre un autre service. En un mot, pour nous tous tant que nous sommes, il y a un service public à remplir, un service ou moral ou matériel à rendre à nos frères. Pauvres, en soulageant notre pauvreté, nous soulageons la pauvreté du genre humain ; riches, nous devons payer à Dieu notre opulence.

Je sais bien que les économistes ou plutôt quelques économistes disent : " Ne vous inquiétez pas. Le riche rend un service au moins matériel à la société par cela seul qu'il est riche. Ou il thésaurise ou il dépense. S'il thésaurise, il diminue l'abondance du numéraire et, par conséquent, fait baisser le prix des denrées : le pauvre y gagne. S'il dépense, il augmente le prix du travail et le pauvre y gagne encore." On ne présente pas ces deux parties du dilemme à côté l'une de l'autre ; car il est trop clair qu'elles se détruisent mutuellement. Mais on emploie tour à tour l'une et l'autre, et l'une en effet, a autant de valeur que l'autre. Le devoir du riche serait trop facilement accompli si, par l'emploi quelconque de son argent, par l'emploi même désordonné, égoïste, coupable, il se libérait envers la Providence. L'argent jeté

par les fenêtres, pas plus que l'argent accumulé dans des coffres, n'est une semence qui germe pour le bien de la société. L'argent bien dépensé et les loisirs bien employés, voilà le double compte que peut demander aux riches, non pas la société, mais Dieu.

Il y a donc pour chacun, riche ou pauvre, une œuvre à faire, un service à rendre, une dette à acquitter envers ses frères et envers Dieu. Le pauvre par le travail de ses mains, le riche par le travail de sa pensée ; tel dans l'ordre des intérêts matériels, tel autre dans l'ordre des intérêts moraux ; chacun doit avoir ce que j'appellerai une chose principale et dominante dans sa vie. Indépendamment des soins communs de la vie extérieure, du patrimoine, de la famille, il y a pour chacun une mission à accomplir, mission forcée si elle ressort d'une profession ou d'une fonction publique ; s'il en est autrement, mission volontairement choisie, mais, dès qu'elle a été choisie, devenant une loi pour la conscience. Nos loisirs ne nous appartiennent pas en toute propriété ; nous n'avons pas en conscience le choix libre entre le désœuvrement et l'activité. Telle est en résumé la pensée de Mgr d'Orléans dans ce volume, pensée à laquelle nos réflexions nous mènent déjà malgré nous et à laquelle il faut bien que nous adhérons comme à une condamnation de notre paresse. Acceptons donc cette conclusion en nous frappant la poitrine, ce dont il est, pour sa part, complètement dispensé.

Mais cette mission, quelle est-elle ? Ce service à rendre à la société, quelle en est la nature ? Incontestablement, elle est diverse selon la diversité des situations et des esprits. La vie humaine n'est pas si vaste qu'il faille une multitude d'objets pour la remplir ; un seul suffit à chacun.

C^{TE}. DE CHAMPAGNY.

(A continuer.)